

**Socialité et co-opération dans l'œuvre de Charles Goodwin**  
**Ou comment penser les passerelles entre linguistique, anthropologie et sociologie<sup>1</sup>**  
Chloé Mondémé (University of Southern Denmark)

**Résumé.** À partir d'une position d'anthropologue linguiste, Goodwin a bâti une véritable armature conceptuelle et méthodologique pour rendre compte de l'organisation des activités humaines. La notion de « co-opération » y joue une place centrale, et elle permet de prendre en compte autant ce qui se joue dans les conversations ordinaires, que dans les pratiques professionnelles, les transmissions culturelles, ou les modes d'expression des phénomènes cognitifs. Une riche pensée systémique se déploie. C'est à la fois sur son parcours (des préoccupations initiales pour le langage à un intérêt pour le corps et les pratiques incarnées dans l'agir collectif), sur les outils et concepts qu'il fait émerger, et sur l'intérêt de tels travaux pour les sciences humaines françaises que le présent article entend revenir.

**Mots clés :** Anthropologie linguistique ; co-opération ; langage-en-interaction ; *embodiment* ; interdisciplinarité

**Abstract :** As a linguistic anthropologist, Goodwin elaborates a conceptual and methodological framework to describe the organization of human activities and conducts. The central notion of « co-operation » accounts for what is at stake in ordinary conversation as well as in professional practices, cultural transmissions, or expressions of cognitive phenomena ; and crosses bridges in a rich and systematic manner. The article will outline the footsteps of Goodwin's work, from an initial interest in language to the consideration of the role of the body and embodied practices in collective action. It will focus on the tools and concepts that have progressively emerged, and will eventually evoke the potential payoffs of such a body of work for French social sciences.

**Keywords :** linguistic anthropology ; co-operation ; talk-in-interaction ; *embodiment* ; interdisciplinarity

\*\*\*\*

Il est souvent admis dans le champ des sciences sociales francophones que la description d'une courte séquence conversationnelle ne fait rien de plus, tout au mieux, qu'une analyse linguistique qui, bien que minutieuse, se trouve être d'un intérêt mineur pour l'ensemble des sciences humaines et sociales. Pour autant nous aimerions montrer ici à quel point le travail d'analyse, parfois qualifié de « micro », engagé dans l'anthropologie linguistique de Charles Goodwin est au fondement de sa réflexion anthropologique actuelle, et d'autre part, que de telles analyses permettent d'opérer un examen approfondi de la constitution de l'ordre social, des pratiques de co-opération ou des phénomènes d'agir collectif.

Or c'est généralement parce qu'on les aborde comme des problèmes de linguistes qu'on a l'impression que ces approches « micro » ne parlent qu'à une toute petite frange des sciences sociales. Et force est d'admettre que c'est effectivement la réception qu'elles ont globalement eu en France jusqu'ici. Du point de vue de la structuration du champ académique français en effet, la

<sup>1</sup> Cet article a été rédigé dans le cadre du programme ANR « LICORNES » (Les Interfaces entre Culture, Organismes, Nature Et Société) (ANR-12-CULT-0002).

linguistique tend à être intuitivement conçue comme une discipline autonome, qui se donne pour objet l'analyse structurale ou formelle des propriétés du langage. Mais s'arrêter à cette définition nous fait passer à côté d'un vaste champ de recherche préoccupé par l'analyse de l'interaction sociale, et qui aborde les phénomènes langagiers comme éléments de cet ensemble. Dans cet article, nous défendons l'idée que l'approche incarnée par Charles Goodwin, et qui a donné naissance à des manières de travailler très spécifiques aux États-Unis, en Europe ou au Japon, ne relève pas uniquement d'une préoccupation linguistique (le langage y est *un objet d'étude parmi d'autres* pour observer les phénomènes collaboratifs et ordonnés qui se déploient dans l'agir humain) – mais aussi et surtout qu'elle se donne pour objet d'aborder des questions fondamentales qui traversent de longue date non seulement les sciences humaines et sociales, mais aussi la biologie ou les sciences cognitives, comme celles qui tiennent à la coopération, à l'expression de la socialité, aux pratiques incarnées, ou aux manifestations de phénomènes épistémiques dans l'action humaine.

Cet article sera ainsi l'occasion d'élaborer une généalogie de notions qui traversent l'œuvre de Goodwin en revenant sur la manière dont elles ont pu émerger progressivement, en se construisant réflexivement les unes par rapport aux autres (1). Une en particulier retient notre attention, car elle permet de tenir ensemble les différentes facettes du travail interdisciplinaire de Charles Goodwin : celle de « co-opération » (2). Cette interdisciplinarité suppose et rend possible un certain nombre d'innovations analytiques et méthodologiques sur lesquelles il conviendra également de dire quelques mots (3). Tracer de telles lignes de fuite offre également la possibilité d'une réflexion sur les raisons pour lesquelles la réception de ce travail a été si confidentielle dans le champ français ; et il semble qu'elles ne soient pas déliées de la façon dont on y conceptualise le social et la socialité.

*Du langage incarné au corps dans son environnement.*

Derrière ce sous-titre se cache une tentative de synthèse de l'évolution des préoccupations de Charles Goodwin telles qu'elles se donnent à voir, dans sa production scientifique, du début des années 80 à ses travaux les plus récents. Il est intéressant d'observer comment une pratique scientifique, au départ identifiable comme relevant de l'anthropologie linguistique, évolue, intègre des préoccupations issues d'autres champs, s'élargit à des questions plus générales ayant trait à la compréhension de l'agir collectif et de la co-opération<sup>2</sup>. C'est sur les étapes de ce trajet que nous nous proposons de nous arrêter.

Dans un paysage académique globalement dominé par la linguistique formelle – comme c'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui – les travaux de Goodwin, influencés par l'anthropologie de la communication, la microsociologie goffmanienne, et nourris d'analyse conversationnelle, sont d'emblée originaux. Dans son premier ouvrage, il s'engouffre dans une brèche ouverte par Goffman (1987) et s'intéresse à un objet extrêmement basique quoi qu'en soit assez peu exploré : la conversation – en s'attachant aussi à observer ce qui ne relève pas de l'échange verbal. *Conversational Organization : Interaction Between Speakers and Hearers* (1981) s'adonne ainsi à l'analyse des regards et des comportements corporels des participants engagés dans une activité conversationnelle, et rend compte notamment de

<sup>2</sup> La notion de co-opération, ici utilisée significativement avec un tiret, renvoie à une notion élaborée par Goodwin lui-même et dont on développera les enjeux dans la suite de cet article.

l'importance des attitudes de l'auditeur dans la production du discours du locuteur<sup>3</sup>. L'analyse fine de données naturelles constitue un dépassement et un approfondissement du « footing » goffmanien<sup>4</sup>, et montre à quel point la distinction entre locuteur et auditeur, qui est pourtant au cœur de la linguistique structuraliste, de la sémiologie, ou de la sociolinguistique en vogue à l'époque, n'a qu'une pertinence limitée, tant la production du discours, du savoir, des normes et des formes sociales est réalisée de manière émergente et collaborative : le simple hochement de tête d'un participant par exemple peut contribuer à réorienter la fin d'un énoncé, à y mettre fin, ou peut apparaître comme un indice de préparation à la prise de parole de celui qui n'est encore, à ce moment, qu'auditeur.

Goodwin n'est pas le seul à développer de telles idées dans les années 1980. Il s'inspire notamment des travaux de ceux que Winkin (1981, 1996) a appelé les « anthropologues de la communication » (Bateson, 1977 ; Birdwhistell, 1970) et des ethnographes de la communication. En particulier, les interrogations conceptuelles que ceux-ci mènent sur la notion de « contexte » (Gumperz et Hymes, 1972)<sup>5</sup> reçoivent chez Goodwin un fort écho : quelle est l'importance de la prise en compte du contexte pour la compréhension d'un énoncé ? Formuler une telle question oblige à aller au-delà des problèmes de logique formelle posés par la théorie des actes de langage : un phénomène tel que la *compréhension d'un énoncé* suppose en réalité d'habiter un monde social complexe, régi par des règles et des attentes normatives, et dont on peut en partie rendre compte en étudiant justement le langage-en-interaction. Dans le chapitre introductif d'un ouvrage collectif qu'il édite avec Alessandro Duranti, (autre ?) grand nom de l'anthropologie linguistique californienne, Goodwin (1992) formule la manière dont les problématiques linguistiques, dès lors qu'on se penche sur la question du « contexte », engagent nécessairement des questions sociologiques et anthropologiques plus larges, qui ont trait aux pratiques sociales, à l'intelligibilité partagée, à l'action collective. Le langage naturel, en tant qu'il est un événement social comme un autre, ne peut plus être décrit comme un « système formel encapsulé » comme peuvent le faire à la même époque les générativistes ou les structuralistes. Ce n'est donc pas en linguiste que Goodwin s'intéresse au langage, mais seulement dans la mesure où ce dernier constitue « le lieu primordial de la socialité » (Schegloff, 1987)<sup>6</sup>. D'où l'intérêt, pour mener à bien une telle tâche, d'observer l'échange de parole tel qu'il se déploie en situation naturelle, dans l'interaction, d'une part, et d'autre part, de développer à cet effet des technologies analytiques bien particulières de manière à capter la spontanéité de ces interactions, et d'en rendre compte formellement (nous y reviendrons). Autrement dit, la prise en compte du contexte permet non seulement d'apporter une meilleure connaissance des processus linguistiques spécifiques (ainsi par exemple du parler des enfants afro-américains dans les quartiers de Philadelphie<sup>7</sup>), mais elle éclaire également en retour sur l'analyse plus générale de l'organisation

<sup>3</sup> Goffman, dont Goodwin fut l'étudiant, avait déjà posé les bases d'un tel programme empirique. Dans *Façons de parler* nous pouvons lire « les termes de "locuteur" et "d'auditeur" laissent supposer que le son seul est en cause, alors qu'il est évident que la vue, parfois même le toucher, sont très importants du point de vue de l'organisation. S'agissant de la distribution des tours, de la vérification de la réception au moyen d'indices visuels, de la fonction paralinguistique des gestes, de la démonstration de l'attention [...] sur tous ces points, il est évident que la vision est cruciale, tant pour le locuteur que pour l'auditeur » (1987, p. 139).

<sup>4</sup> Le terme de « footing » renvoie dans la terminologie goffmanienne à l'analyse des positions adoptées par les différents participants à l'interaction (auditeur, « by stander », etc.). soit tout traduire, soit tout laisser en vo (si trad., « spectateur » pour by-stander ?)

<sup>5</sup> Pour une présentation en français voir Bachmann, Lindenfeld, Simonin (1991).

<sup>6</sup> Il se repose en cela sur les jalons posés par Sacks, Schegloff et Jefferson (1974) dans leur article sur l'organisation de la prise de parole dans la conversation, qui y développaient le même argument.

<sup>7</sup> Voir notamment M. H. Goodwin (1980, 1983) et Goodwin et Goodwin (1987).

sociale humaine.

La brèche est ouverte. Dans les années 1990, la technologie vidéo permet de poursuivre l'enquête en élargissant le spectre des phénomènes observés. Toujours en partant de la conversation ordinaire qui offre des ressources riches et quasi-inépuisables à l'anthropologue, Goodwin observe alors les gestes, ordinaires (pointage, haussement d'épaules, lever de sourcils), mais aussi techniques et professionnels (Goodwin, 1994). Le corps animé dans la conversation devient alors un corps incarné dans l'environnement. À mesure que les techniques d'observation et de constitution de corpus (l'usage de la vidéo notamment) vont permettre de documenter des pratiques incarnées non strictement verbales, le spectre analytique de Goodwin va s'élargir, et son appareil théorique se complexifier. Soyons clairs sur le fait que l'analyse gestuelle ne va pas *remplacer* l'analyse linguistique, ou se substituer à elle : elle va permettre de documenter la façon dont non seulement le corps se meut dans les pratiques conversationnelles, mais aussi s'incarne littéralement dans un environnement, qu'il contribue réflexivement à façonner. Les « gestes symbiotiques » (*symbiotic gestures*, 2003, p.25) ou encore les « gestes couplés à l'environnement » (*environmentally coupled gestures*) (2007) sont des notions qui entendent rendre compte de cela. Pour bien comprendre ce qui distingue la position de Goodwin de celle d'autres anthropologues ou psychologues qui semblent à première vue se préoccuper eux aussi de la gestualité dans l'interaction, et dont le travail s'inscrit dans le courant des *Gesture Studies*, et il convient de rentrer un peu dans le détail. Goodwin a beaucoup observé les archéologues au travail, dans leurs activités professionnelles ordinaires, telles que les pratiques d'excavation. Les gestes réalisés par les archéologues constituent de bons exemples de ces « gestes symbiotiques », « couplés à l'environnement » : le geste n'est pas seulement un mouvement de la main ou du bras, signifiant, et qui constituerait un *addendum* au discours<sup>8</sup>. Il est doté d'une vraie dimension écologique. Dans le cas des archéologues, il est constitué tout à la fois par l'ensemble des ressources communicationnelles telles que les échanges verbaux qui l'accompagnent, les échanges de regards, les positions générales du corps certes ; mais aussi, et c'est capital, par la poussière du sol à déblayer, par l'objet-en-train-d'être-découvert, ou encore par l'outil manipulé à cette fin. L'analyse de tels micro-gestes rend donc visible la manière dont le corps et l'environnement matériel se façonnent mutuellement, dans leur physicalité et leur historicité<sup>9</sup>.

Ainsi, sur la base d'analyses linguistiques à l'origine (élargies aux regards d'abord, puis aux gestes de la main et du bras), c'est finalement une anthropologie somatique qui se développe, qui envisage le corps dans son environnement, en concevant ce dernier non pas comme un donné physique, mais comme une entité sociale et culturelle façonnée historiquement par d'autres hommes (Goodwin, 2003). C'est cet ensemble de strates sociales, culturelles, historiques et spatiales, que l'analyse micro de l'interaction permet donc de documenter. Pour rendre cela visible, Goodwin convoque une notion opératoire : celle de *co-opération*.

*Le concept de « co-opération » comme pivot pour la pensée interdisciplinaire*

La notion de « co-opération », ou plutôt « d'action co-opérative » (Goodwin, 2013) comme

<sup>8</sup> « Most analysis of gesture focuses on the movements of the speaker's body, typically the hand » (2003, p. 7). Goodwin se réfère ici implicitement aux *Gesture Studies* et aux analyses faites sur les liens entre gestes de la main, pointage en particulier, et références sémantiques et lexicales (voir en particulier McNeill, 1992 ; Kendon, 1990, 2004).

<sup>9</sup> Par historicité, nous entendons ici les pratiques culturelles sédimentées et matérialisées que de telles activités mobilisent : ainsi de la charte de Munsell évoquée par Goodwin notamment dans son article « The blackness of black » (Goodwin, 1997), qui atteste d'une pratique historique de classification des couleurs.

Goodwin la nomme de façon privilégiée, permet de rendre compte, sur un même plan analytique, de la manière dont se structure une conversation, dont se construit une action en co-présence, et dont se produisent les phénomènes culturels parfois dispersés dans le temps et dans l'espace. Il y a dans l'argumentation de Goodwin une analogie évidente entre la construction incrémentale d'une phrase par deux locuteurs (chacun élaborant son propre énoncé sur la structure sémantique et syntaxique du précédent) et l'évolution d'un outil par transformations et ajouts au fil du temps<sup>10</sup>. Dans les deux cas, on observe un intérêt pour la dimension sédimentée et accumulative des pratiques sociales, qu'on retrouve dans des phénomènes aussi divers que le langage, l'utilisation d'outil, la diversité culturelle, les pratiques artistiques, les formes d'apprentissage social ou la pédagogie. Or ce sont là des pratiques dont l'étude relève généralement de discours académiques différents. Sous un concept comme la « co-opération », Goodwin subsume l'ensemble de ces phénomènes et entend construire un modèle heuristique pour penser toutes les pratiques sociales humaines.

Il s'agit donc d'une pensée qui articule richement linguistique, anthropologie, histoire, paléo-anthropologie, géographie. En cela, les récents travaux de Goodwin ne sont pas sans faire penser à ceux d'un autre anthropologue, britannique celui-ci, et qui jouit d'une réception bien moins confidentielle en France : Tim Ingold. À l'instar de ce dernier, il crée aussi des liens avec d'autres disciplines des sciences du vivant, ou de la psychologie. Sans céder au réductionnisme et tout en développant une pensée qu'il considère comme alternative aux paradigmes évolutionnistes ou cognitivistes, Goodwin entretient des zones de contacts avec ceux-ci, qu'ils nous semblent intéressants de mentionner.

S'il se déploie donc chez Goodwin une attention particulière à la dimension incarnée des pratiques (*embodiment*), celle-ci est à prendre dans son acception la plus naturaliste : le corps est un organisme, biologique, en interaction constante avec son milieu, et cela informe nos pratiques perceptives et cognitives, donc sociales : « the importance of such biological structure highlights the way in which the body, with its distinctive and varied sensory capacities, that are in turn linked to the organization of relevant action, constitutes a primordial site for the apprehension and classification of things » (Goodwin, 2010, p. 106). Un tel « naturalisme » est peu commun dans la pensée anthropologique, et une des originalités de Goodwin est justement le dialogue qu'il contribue à entretenir avec la biologie de l'évolution<sup>11</sup>. Tout comme Ingold (2004), qui s'est lui aussi engagé dans des dialogues soutenus avec des généticiens des populations et biologistes de l'évolution (voir en particulier les discussions parues dans la revue *Anthropology Today*<sup>12</sup>), Goodwin manifeste une grande curiosité à l'égard de ces paradigmes, et évoque la nécessaire prise en compte des discours (à défaut de parler de découvertes) émanant des champs de la biologie et de la génétique. De manière significative, le concept même de « coopération » est d'ailleurs assez central dans ces disciplines. Soyons clairs toutefois – et Goodwin l'est également en distinguant graphiquement la « coopération » des biologistes et son propre concept de « co-opération » (avec tiret !) : la coopération en biologie renvoie selon lui à des processus évolutifs, souvent convoqués à l'aide d'une épistémé téléologique, tandis que son concept de co-opération tient davantage du concept généralement admis de *culture*, en faisant référence à la dimension accumulative des pratiques sociales humaines, inscrites historiquement, reproductibles par

<sup>10</sup> Voir l'exemple de la hache développé dans l'article traduit dans ce numéro.

<sup>11</sup> Voir notamment Goodwin (2006), dans un ouvrage interdisciplinaire édité par Nick Enfield et Steven Levinson.

<sup>12</sup> Voir le texte de Mesoudi, Whiten et Laland (2007), auquel Ingold (2007) adresse un droit de réponse.

apprentissage social et modulables<sup>13</sup>. Notons toutefois qu'en reprenant une définition du concept de coopération à Boyd et Richerdsen (2009), il l'emprunte davantage à la psychologie évolutionniste qu'à la biologie, et en ce sens s'éloigne de conceptions néo-darwiniennes peut-être plus compatibles avec son projet. Cette volonté de rendre sinon compatible, au moins discutable et tractable, sa pensée anthropologique avec d'autres courants des sciences du vivant, est en tous cas originale et significative.

Outre la biologie, Goodwin tente, notamment dans ses derniers travaux, un dialogue critique avec les sciences cognitives. Il cherche à montrer (inspiré en cela de la pensée ethnométhodologique fortement anti-mentaliste) qu'il est possible d'adresser des questions généralement accaparées par les sciences cognitives – celles de l'intentionnalité, du sens partagé, de l'intelligibilité mutuelle, des phénomènes épistémiques dans l'interaction – sans pour autant avoir recours à l'armature mentaliste qui les sous-tend, et notamment à son concept élémentaire : la théorie de l'esprit. En montrant comment s'élabore un sens partagé (par la construction séquentielle de l'action), ou comment se négocient des savoirs épistémiques (en observant les pratiques évaluatives dans la conversation par exemple), il s'autorise à repenser la cognition comme un processus situé, émergent, collaboratif<sup>14</sup>. C'est finalement de tout cela dont le concept même de « co-opération » rend compte, si bien qu'observer une interaction ordinaire en dira aussi, sinon plus long, sur la cognition humaine que ne peut le faire une expérimentation contrainte<sup>15</sup>.

Ces dialogues et réappropriations sont intéressants, notamment parce que les sciences sociales françaises ont souvent pris des positions fortes contre les paradigmes dominants en sciences cognitives. Pour autant, quand Goodwin construit cette passerelle, c'est sans compromission ni réductionnisme, en montrant qu'on peut poser les mêmes problèmes, mais en termes pragmatiques d'action pratique et pas en termes mentalistes de théorie de l'esprit.

#### *Un usage novateur des technologies analytiques.*

Constituer l'analyse de l'interaction sociale en objet de recherche rencontre quelques obstacles pratiques, notamment dans la diffusion scientifique : comment trouver des manières de rendre compte à ses pairs, sous une forme écrite notamment, du dynamisme des interactions sociales ordinaires, dans la fine temporalité de leur déroulement ? La prise en compte de la gestualité, dans la temporalité étroite d'une interaction naturelle, surtout quand les actions des participants sont entremêlées, constitue un vrai défi méthodologique. Comme l'avaient déjà fait Birdwhistell (1970) ou encore Schefflen (1979), des réaménagements méthodologiques, des innovations, mais également une certaine forme d'audace analytique sont nécessaires<sup>16</sup>. Goodwin a toujours eu un usage extrêmement novateur des technologies analytiques et des traitements méthodologiques

<sup>13</sup> Voir l'article de Luca Greco dans ce numéro qui évoque les pratiques artistiques et culturelles que sont les performances comme formes dans lesquelles s'incarne la « co-opération ».

<sup>14</sup> Rappelons que Goodwin a travaillé au XEROX PARC de Palo Alto, où il a été sensibilisé aux travaux de Lucy Suchman sur la cognition située, ainsi qu'à toutes ses approches connexes (Varela, Clark, etc.). Voir également Mondada (2005) pour un développement sur la conception de la cognition développée par l'approche praxéologique.

<sup>15</sup> Pour ne prendre qu'un exemple, bien que toutes ses données pourraient illustrer ce point, il suffit de se reporter à l'analyse qu'il fait de la conversation dite de l'« asparagus pie » (1996, p. 370).

<sup>16</sup> Mentionnons les travaux pionniers des anthropologues de la communication sur ce point : Schefflen édite sa thèse en 1979 sur l'analyse d'un rendez-vous de psychothérapie avec un format tout à fait inédit. Les feuilles du livre sont dépliantes en accordéon et on découvre, sous un format type partition, la description de l'interaction qui met sur des plans parallèles les échanges verbaux des participants et des dessins rendant compte de leurs mouvements et attitudes corporelles.

qu'elles rendaient possibles : il fut l'un des premiers à utiliser les captations vidéo pour analyser les échanges de regards et à mettre en place des techniques à la fois ambitieuses et précises pour rendre compte de la manière dont peuvent se corréler la production de gestes et la production de discours. L'évolution qu'ont connu ces modalités de démonstration de la preuve est observable à travers trois articles, trois temps de sa production, qui exemplifient son originalité dans le champ de l'anthropologie linguistique et de l'étude de l'interaction de manière plus générale.

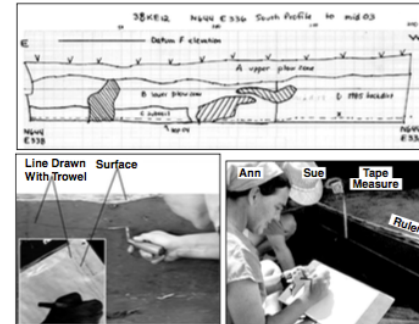
À la fin des années 1970, Goodwin publie un de ses premiers articles dans un ouvrage collectif d'ethnométhodologie consacré à l'étude du langage ordinaire. Sa contribution, « The interactive construction of a sentence in natural conversation », vise à montrer que la phrase ne doit pas être étudiée comme une unité grammaticale *per se*, mais comme un phénomène intégré dans un processus interactif dont elle est la manifestation. Il va en particulier observer le rôle capital que joue le regard de l'auditeur dans la construction de la phrase d'un locuteur et établir sur cette base un ensemble de règles. Parmi celles-ci, la première stipule que le regard que porte un locuteur à un auditeur établit généralement celui-ci comme l'*adressé* (« *the gaze of a speaker should locate the party being gazed at as an addressee of his utterance* » (Goodwin, 1979, p. 99). Voilà comment, à partir de la transcription d'un échange verbal au cours d'un repas entre amis (entre John, Don et leurs femmes Beth et Ann), il parvient à rendre cela visible :

John: . . . . . Don. Don  
I gave, I gave u'p smoking c|igarettes.: =  
Don: = Yeah.  
John: . . . Beth . . . Ann  
I-uh: 'one-one week ago t'da'y, acshilly

in « *The interactive construction of a sentence in natural conversation* » (Goodwin, 1979, p. 99).

Tout n'est peut être pas transparent au lecteur non familier des pratiques de transcription. Cela peut ne pas l'être également pour le linguiste rompu à la pratique de la transcription verbale, car on y trouve d'étranges procédés. On observe en particulier que sont insérés, au-dessus de la ligne de discours, les prénoms des participants qui sont regardés, au moment précis où cela se produit (la série de points qui précède le crochet servant à marquer l'orientation progressive du regard). De telles transcriptions permettent de montrer comment des unités sémantiques, syntaxiques et intonatives se construisent en relation avec des éléments contextuels et incarnés dans une interaction bien réelle, et à quel point le cadre participatif dont avait parlé Goffman est passablement complexe et labile, au sein d'un même énoncé. À partir de ces analyses « de linguiste », montrant essentiellement une préoccupation pour le rôle du regard dans la conversation naturelle, les bases sont jetées pour une analyse plus globale et plus détaillée de l'interaction.

Quelques vingt ans plus tard, Goodwin a, on l'a vu, élargi son spectre empirique en s'intéressant aux pratiques professionnelles et notamment, dans un article intitulé « Practices of seeing », au travail des archéologues sur le terrain. Sans rentrer dans le détail de l'analyse, car ce n'est pas le point ici, observons simplement la complexification de son appareillage méthodologique :

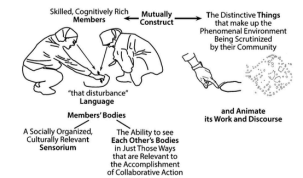
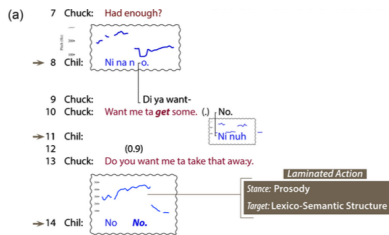


- 1 Ann: Give me the ground surface over here
- 2 to about *ninety*.
- 3 (1.6)
- 4 Ann: No- No- Not *at* ninety.
- 5 From you to about ninety.
- 6 (1.0)
- 7 Sue: °Oh.
- 8 Ann: Wherever there's a change in slope.
- 9 (0.6)
- 10 Sue: °Mm kay.
- 11 Ann: See so if its *fairly flat*
- 12 I'll need one
- 13 *where it stops being fairly flat.*
- 14 Sue: °Okay.
- 15 Ann: Like right there.

in « *Practices of seeing* » (Goodwin, 2000, p. 23)

La transcription est toujours là, mais sont intégrés cette fois-ci, outre la position des participants, les mouvements de leur main, les surfaces touchées et les matériaux manipulés, ainsi que le croquis réalisé par l'une des participantes à mesure que la conversation se déroule et en conséquence de celle-ci. Il est clair que l'élargissement de la focale du regard analytique permet l'intégration de nouveaux objets, et en un sens, étoffe également l'appareil conceptuel (ainsi de l'émergence des « environmentally coupled gestures » dans ce contexte).

Dans un dernier exemple, issu de l'article traduit dans le présent numéro, on voit à la fois comment sont intégrés à la transcription différents éléments sémiotiquement significants (comme la courbe intonative d'une prise de parole par exemple, lignes 8 et 14), et comment des éléments d'explication se greffent, dans un régime graphique et discursif distinct (flèches, gras, schématisation).



in « *The co-operative, transformative organization of human action and knowledge* » (Goodwin, 2013, p. 11 pour la transcription de droite, p. 13 pour le schéma de gauche).

De manière générale, on voit croître une tendance de plus en plus forte à la schématisation complexe, comme c'est le cas sur l'image de gauche reportée ci-dessus. Cette tendance n'a rien d'une lubie et elle totalement intriquée avec le propos théorique de Goodwin. Elle rend compte, telle une forme-sens, de la dimension « stratifiée » (*laminated*<sup>17</sup>) de l'interaction sociale, et de la complexité des couches sémiotiques qui rentrent en interaction les unes avec les autres.

Schémas, dessins, arrêts sur image, captures d'écran, voici les outils analytiques que manipule constamment Goodwin, et qu'il a contribué amplement à diffuser dans le monde académique des analystes de l'interaction sociale. En colloque ou à l'occasion de présentations orales – qui autorisent généralement davantage d'interactivité – Goodwin s'illustre toujours par ses usages extrêmement audacieux de ralentis, ou de schémas évolutifs, qui tentent de rendre compte non pas de la superposition de phénomènes autonomes, mais de l'imbrication des différentes ressources. En d'autres termes, ce n'est pas le langage, et les regards, et les gestes, et la posture qu'il observe et fait observer, mais l'ensemble de ces éléments, pris ensemble constitutivement et réflexivement, et qui en tant qu'ils sont intriqués, créent véritablement le « *semiotic body* » (Goodwin, 2003).

D'un intérêt initial pour l'échange verbal et sa constitution interactive *via* l'échange de regards, Goodwin élargit sa focale aux « *embodied actions* » en général, pour finalement observer le corps dans son environnement. L'usage de ressources technologiques et méthodologiques uniques et originales témoigne de son inventivité autant que de la manière dont le discours théorique et analytique est lié aux conditions techniques dans lesquelles il est produit. Le travail de Goodwin constitue de ce point de vue un excellent exemple de ce lien réflexif.

La notion de co-opération élaborée par Goodwin permet de tenir ensemble à la fois ce qui se déploie dans la conversation ordinaire (comment on produit un énoncé à la suite d'un autre ou en même temps qu'un autre de manière cohérente et pertinente), dans des phénomènes moins « micro » d'agir ensemble collectif (au travail ou par le biais des institutions). Elle se voit enfin à

une échelle temporelle plus large, dans les phénomènes culturels et dans ce qu'ils exhibent de la dimension cumulative du savoir.

Dans cet article, nous avons tenté de brosser à grands traits la trajectoire scientifique de Goodwin, depuis des problématiques strictement conversationnelles (échange des regards dans les prises de parole) à des élargissements progressifs, comprenant d'une part la prise en compte de la gestualité, puis du corps dans son ensemble, et d'autre part l'intérêt pour la matérialité et des objets. Ceci a mené Goodwin à prendre en compte, toujours sur la base empirique de micro-interactions, l'environnement dans toute son épaisseur culturelle et historique. Cette stratification progressive s'est accompagnée de nouvelles manières de « faire science », et de produire la démonstration scientifique. Cela a en outre rendu possibles des innovations conceptuelles et analytiques, dont la notion de co-opération rend compte. Le langage, matériau de l'anthropologue linguistique, vient donc s'agréger à d'autres éléments : il constitue une pratique parmi d'autres à travers laquelle les êtres humains façonnent leur vie sociale et cognitive et construisent de concert leur action.

Il nous semble à cet égard qu'un tel examen des pratiques sociales humaines, en tant qu'elles sont observées à travers des phénomènes parfois très « micro », gagnerait à être davantage connu dans le champ francophone, en particulier auprès d'un public de chercheurs en sciences humaines et sociales d'obédience pragmatiste, qui pourraient trouver dans la démarche de Goodwin, et dans l'ensemble des courants qui s'attachent à l'analyse de l'interaction sociale naturelle, un fort écho théorique, et des techniques analytiques inspirantes.

#### Bibliographie

- BACHMANN Christian, LINDENFELD Jaqueline, SIMONIN Jacky, 1991, *Langage et communications sociales*, Paris, Hatier-Crédif.
- BIRDWHISTELL Ray, 1970, *Kinesics and Context: Essays on Body Motion Communication*, University of Pennsylvania Press.
- BOYD Robert, RICHESON Peter, 1985, *Culture and the Evolutionary Process*, Chicago, The University of Chicago press.
- DURANTI Alessandro et GOODWIN Charles éd., 1992, *Rethinking Context: Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GOFFMAN Erving, 1987, *Façons de parler*, Paris, Minuit.
- GOODWIN Charles, 1979, « The interactive construction of a sentence in natural conversation » in PSATHAS Georges éd. *Everyday Language: Studies in Ethnomethodology*, New York, Irvington Publishers, p. 97- 121.
- 1981, *Conversational Organization: Interaction Between Speakers and Hearers*, New-York, Academic Press.
- 1994, « Professional vision », *American Anthropologist*, vol. 96, n° 3, p. 606-33.
- 1996, « Transparent vision », in OCHS Elinor, SCHEGLOFF Emmanuel et THOMPSON Sandra (eds), *Interaction and Grammar*, Cambridge, CUP.
- 2003, « The body in action », in COUPLAND Justine et GWYN Richard éd., *Discourse, the Body and Identity*, New York, Palgrave/Macmillan, p. 19-42.
- 2006, « Human sociality as mutual orientation in a rich interactive environment », in ENFIELD Nick et LEVINSON Steven éd., *Roots of Human Sociality*, London, Berg Press, p. 96-125.

<sup>17</sup> Notons que Goodwin reprend ce terme à Goffman (1987, p. 162 notamment).

Paru dans *Tracés*, n°16, 2016

- 2007, « Environmentally coupled gestures. » In DUNCAN Susan, CASSELL Justine & LEVY Elena éd., *Gesture and the Dynamic Dimensions of Language*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 195- 212.
- 2010, « Things and their embodied environments », in MALAFOURIS Lambros et RENFREW Colin éd., *The Cognitive Life of Things*, Cambridge, Mc Donald, p. 103-120.
- 2013, « The co-operative, transformative organization of human action and language », *Journal of Pragmatics*, n° 46, p. 8-23.
- GOODWIN Charles et GOODWIN Marjorie, 1987, « Children's arguing », In PHILIPS S., STEELE S. and TANZ C. éd. *Language, Gender, and Sex in Comparative Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 200-248.
- GOODWIN Marjorie, 1983, « Aggravated correction and disagreement in children's conversations », *Journal of Pragmatics*, n° 7, p. 657-77.
- GOODWIN Marjorie, 1980, « He-said-she-said : formal cultural proceedings for the construction of a gossip dispute activity », *American Ethnologist*, n° 7, p. 674-95.
- GUMPERZ John et HYMES Dell, 1972, *Directions in Sociolinguistics*, New York, Holt, Rinehart, and Winston.
- INGOLD Tim, 2004, « Beyond biology and culture. The meaning of evolution in a relational world », *Social Anthropology*, vol. 12, n° 2, p. 209–221.
- 2007, « The trouble with 'evolutionary biology' », *Anthropology Today*, vol. 23, n° 2, p. 13-17.
- KENDON Adam, 1990, *Conducting Interaction : Patterns of Behavior in Focused Encounters. Studies in Interactional Sociolinguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- 2004, *Gestur : Visible Action as Utterance*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MONDADA Lorenza, 2005, « Espace langage interaction et cognition, une introduction », *Intellectica*, vol. 2-3, n° 41-42, p. 7-23
- MCNEILL David, 1992, *Hand and Mind : What gestures reveal about thought*, Chicago, University of Chicago Press.
- MESOUDI Alex, WHITEN Andrew et LALAND Kevin, 2007, « Science, Evolution and Cultural Anthropology: A Response to Ingold », *Anthropology Today*, vol. 23, n° 2, p. 18.
- SCHEGLOFF Emmanuel, 1987, « Between micro and macro : contexts and other connections », in ALEXANDER Jeffrey, GIESEN Bernhardt, MUNCH Richard, et SMELSER Neil. éd., *The Micro-Macro Link*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, p. 207-234.
- WINKIN Yves, 1981, *La nouvelle communication*, Paris, Éditions du Seuil.
- 1996, *Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain*, Bruxelles, De Boeck Université.